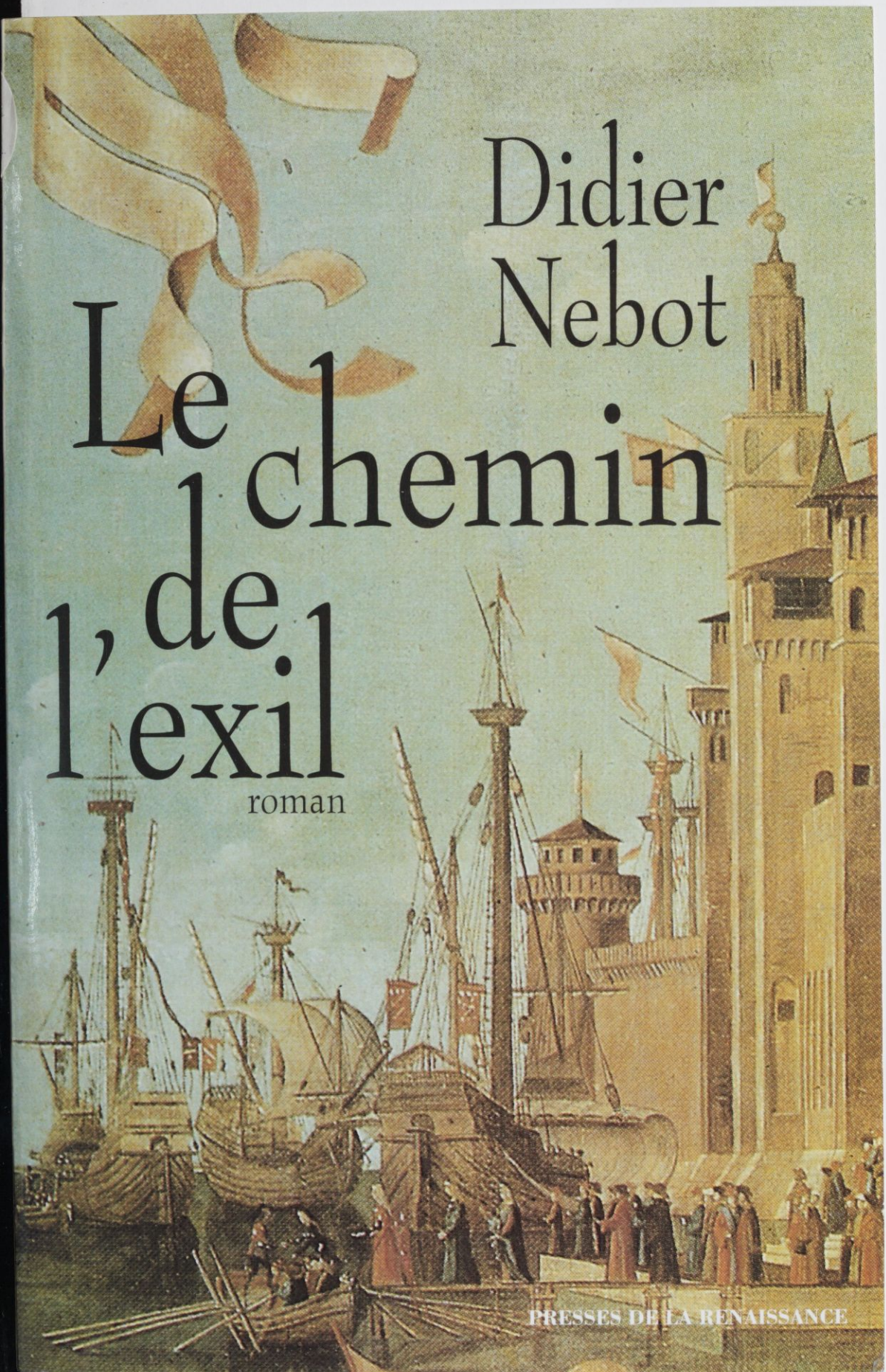

Didier Nebot

Le chemin de l'exil

roman

PRESSES DE LA RENAISSANCE

1416183

Le chemin de l'exil

8° Y/2
108564

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

823

Didier Nebot

Le chemin de l'exil

Roman

PRESSES DE LA RENAISSANCE
37, RUE DU FOUR 75006 PARIS

DL-28041992-12641

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu régulièrement au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse en citant ce livre aux

Presses de la Renaissance
37, rue du Four 75006 Paris

et pour le Canada à

Édipresse
945, avenue Beaumont
Montréal H3N 1W3

© Presses de la Renaissance, 1992.

ISBN 2-85616-642-3

H 60-3689-1

Mai 1493

Ne jamais perdre de vue les côtes, naviguer à l'estime, au plus près du vent, en tâchant de s'accommoder des caprices du courant ; la nuit, se fier aux étoiles. Et surtout, ne pas relâcher son attention un seul instant. Simon Benavista-Zarka ne dormait plus depuis deux jours, trois peut-être, il n'était plus sûr du compte. Sa torpeur l'engourdissait, mais il tenait toujours la barre, de toutes les forces de sa volonté intacte. Et le bateau poursuivait avec obstination sa route vers l'est, selon une improbable trajectoire : loin, toujours plus loin de cette Espagne maudite, avec un but fou à la limite du possible : l'Italie.

La chaleur torride de ce mois de mai l'accablait. Il lâcha un moment la barre pour se rafraîchir le visage. Il se sentit mieux. A ses pieds David dormait, lové dans le fond de l'embarcation. Sa tête reposait sur le Livre soigneusement empaqueté. Simon lui jeta un regard attendri. Alors il repensa à l'Espagne, là-bas, à ces hommes consumés de haine, à leurs faux arguments, leurs raisons médiocres, à son peuple qui avait dû fuir, désemparé, en traînant avec lui le poids de la fatalité ancestrale.

Il avait couru, négocié, supplié, pour obtenir cette misérable barque. Puis la terre s'en était allée. Terre haïe pour la douleur qui était née parmi les oliviers, terre pleurée, terre en fuite, mince ligne qui s'amenuisait toujours. Bientôt les côtes s'évanouirent, et l'horizon se confondit avec l'infini. « Cap à l'est, cap à l'est,

avait psalmodié Simon pour s'encourager. C'est à l'est que le soleil brillera. » Simon chassa l'Espagne de sa pensée, revint à la route à suivre. Se détendre, muscle après muscle, respirer calmement. Comprendre ? Non, petit David, il est trop tôt. Ce sera pour plus tard, bien plus tard. A présent, il faut tenir, survivre et accoster, là-bas en Italie.

Une mauvaise toux était descendue sur sa poitrine. La fatigue ne le lâchait plus, têtue, lancinante. Simon pressentait que ses yeux ne verraient jamais sa terre promise. Ce bateau serait son dernier territoire, sans voisin délateur, sans maisons en flammes, sans la cohorte des pilleurs, des violeurs, des assassins. Il se sentait l'envie de pleurer, l'espoir se mêlant à la tristesse. Il ne verrait pas grandir son fils ; pourtant un sentiment de paix l'envahissait.

David l'avait relayé à la barre, s'appliquant à longer la côte tant que celle-ci resta visible, le regard tourné vers l'est, où revenait à chaque aube un soleil parfois ami, parfois brûlant. Le bateau tressautait sur les vagues, ils avançaient.

David avait quinze ans. Qu'avait-il retenu des événements de l'année ? Comprenait-il pourquoi sa mère, sa sœur n'étaient pas là, ne seraient plus jamais là ? Pourquoi son père, sa tante Myriam, ses cousins avec lesquels il aimait tant jouer, pourquoi ces familles si paisibles avaient dû tout à coup dire adieu à la terre d'Espagne... « Parce qu'on est juifs » : sur cette réponse lancée à la hâte, dans les pleurs et la panique, il aurait peut-être pu forger sa propre explication, mais le temps pressait, il fallait courir, marcher, courir. Alors, sans poser de questions, David avait couru, marché, couru aux côtés de Simon. Jusqu'au port, jusqu'à cette barque dérisoire perdue en Méditerranée.

Simon n'avait plus peur. Il souffrait de plus en plus, la douleur lui vrillait le dos. Il avait présumé de ses forces en croyant pouvoir soulever à lui seul la petite embarcation : il s'était brisé les côtes. Un accident léger, mais qui prenait chez l'homme des proportions alarmantes. Simon s'asphyxiait, comprenait qu'il allait mourir. Maintenant ! Après avoir vécu l'enfer ! Alors qu'ils retrouvaient l'espoir ! Il s'efforçait de bouger le moins possible, pour oublier la douleur, et avec elle l'« avant ». Passaient les heures du voyage, et cet « avant » disparaissait dans les brumes de sa mémoire.

Ils naviguaient depuis cinq jours. Simon s'éteignait doucement.

« David, petit David, je vais mourir, pensait-il, comme l'adolescent tournait vers lui un regard lourd de confiance. Lorsque

tu arriveras à bon port, si la foi ne te quitte pas, tu vivras en homme libre, libre d'honorer ton dieu, d'observer les rites que nous ont transmis nos pères, dans la dignité. Tu es solide, mon fils, fais briller la flamme et pense à moi quand je t'aurai quitté, quand j'aurai rejoint Rachel, ma tendre épouse, et ma petite Judith. Le soir, dans tes pensées, tu me raconteras l'Italie, on dit que la nature y est belle. Tu me confieras tes peines, tes doutes, tes amours...» Et David, fixant l'est en élève appliqué, comprenait, sans les mots, qu'il devenait le jeune arbre solide qui devait à son tour soutenir le vieil arbre malade. Il ne concevait pas un seul instant que son père puisse mourir. Il était éternel. Simon, bouleversé par cette foi en lui, ne trouvait pas le courage de préparer son fils à ce qui l'attendait.

Mais alors que les jours se succédaient, il fut un après-midi où Simon ne toussa plus, ne bougea plus. Ses paupières, trop lourdes, ne purent se soulever. David comprit que ce jour ne ressemblerait à aucun autre. Il se précipita vers son père vacillant, le suppliant de ne pas l'abandonner. Simon s'en alla heureux. Il avait dépassé la douleur. Son âme était si proche de Dieu qu'il eut à peine l'impression de quitter ce monde. Il s'endormit dans la chaleur d'un David immobile, qui ne sut jamais si la chanson qu'il entendait alors, imperceptiblement, émanait de son père ou de plus haut dans les cieux. La mer, dans sa symphonie, envahit tout dans un tumulte ahurissant.

Le chagrin remplaça la peur. La tristesse poignante, la peur infinie. David tenait son père dans ses bras, il n'y aurait plus de ces regards rassurants, de ces sourires complices. La mer immuable lançait son requiem assourdissant, le vent entonna une longue plainte. Simon dans la mort souriait, et David pleurait.

Longtemps, longtemps après, David se résigna à confier le corps aux vagues. La mer s'ouvrit pour l'engloutir dans ses profondeurs, puis, indifférente, retrouva sa langueur. Debout, regardant s'éloigner l'endroit infime où il avait dit adieu à son père, David se mit à crier. Il était seul, quelque part en Méditerranée.

Puis ce fut la faim, qui, avec le temps, recouvrit la peine. La faim tenace. David connaissait le jeûne, mais il n'avait jamais dû affronter des milliers de kilomètres avec pour tout avenir quelques biscuits desséchés. Il n'y aurait pas, le lendemain du jeûne, une fête où les mets gourmands s'étaleraient sur la table en récompense. La faim lancinante, qui broie les tripes, qui court

le long des mâchoires et pousse au délire. « Aide-moi ! criait-il au Ciel, aide-moi, j'ai peur ! » Paniqué, il buvait l'eau potable trop rapidement, oubliant de tenir la barre, s'affolant.

Le soleil lui brûlait les paupières, la nuit il grelottait. La mer recommençait chaque matin, la mer lui disait de renoncer. Il abandonna la barque aux caprices du courant, et les heures passèrent dans la fièvre. L'embarcation promenait son insignifiance sur l'immensité des vagues. David était prostré, comme un coquillage, et plus rien n'existait que ce grand marécage où il s'enlisait. La mort au bout du chemin, le rêve ou le cauchemar.

Il ouvrit les yeux. Un bateau fou, immense sous le soleil, dérivait vers lui sur la mer étale. Il se redressa. Il attendit. Comme dans un rêve, la grande coque brûlée par le soleil s'approchait sans bruit de la petite barque. La mer, immobile, étincelait. Le navire ne se trouvait plus qu'à quelques brasses, et le silence était tel qu'il percevait les grincements de la carène. Il appela, en vain : le bateau était vide. Les coques s'entrechoquaient avec nonchalance ; David noua une corde à sa taille. Il se hissa à bord, attacha sa barque. Alors, avec d'infinies précautions, il entreprit l'exploration du vaisseau désert. C'était un navire marchand : cette région de la Méditerranée connaissait un trafic intense. Mais David ne trouva personne. Arrimés dans la cale, des barils d'eau, des vivres ; il se mit à crier en les découvrant. Tout cela semblait irréel, et sa stupeur était telle qu'il reçut ce cadeau du Ciel sans s'étonner. Il retourna vite prendre le Livre, l'arc de son père. Puis il s'installa. Maître à bord.

Il mangea du poisson séché, grignota des fruits secs. Ses forces revenaient peu à peu. Il sentit le sang battre à ses tempes. Il était vivant ! Alors son hébétude se dissipa, les souvenirs affluèrent en foule : son enfance douillette, l'Espagne, les cris, la mort de son père, de sa mère, de sa sœur, tout cela se mêlait dans un brouhaha confus. L'avenir lui apparaissait sous les traits de sa cousine, la petite Léa, il revoyait le signe d'adieu qu'elle lui avait adressé : « Au revoir, disait-elle, bientôt nous serons grands, heureux » ; elle agitait sa petite main, elle souriait.

David regarda la mer immense, et pour la première fois pensa qu'il y avait des terres au-delà de l'horizon ; vaste était le monde, plus vaste que la Méditerranée, et à l'est, l'Italie l'attendait. Il se redressa, il aspira l'air à s'en faire tourner la tête. La vie, tout à coup, lui brûlait les veines. Il décida de lutter, de rester encore sur terre pour des années, afin que le sacrifice des siens n'ait pas été inutile. Il serra les poings, passa de l'eau fraîche dans ses che-

veux. Bien sûr il avait perdu tout repère, bien sûr c'était folie que de vouloir naviguer sans connaissance de la mer, mais quelle importance ? Une foi d'acier l'animait.

Une averse fut pour l'heure un cadeau tiède, et comme un signe venu d'en haut, lui indiquant que Dieu était à ses côtés. Le petit homme réorganisa son espace, tentant d'obtenir quelque confort supplémentaire par un bricolage à mains nues. Puis, repu, calmé, il s'installa sous le ciel lavé par la pluie, le Livre dans les mains.

Le Livre. Simon avait pris soin de l'empaqueter, il l'avait protégé tout au long du chemin, et sitôt monté sur le bateau il l'avait enroulé dans une couverture, avec beaucoup d'attentions. « Le Livre est là » : parole mythique ; David, bouleversé, avait acquiescé. « Le Livre » chargé de résonances, impressionnant de mystère. Jusqu'ici, l'enfant ne s'était pas résolu à l'ouvrir, semblant attendre quelque signal ; ce jour-là, il n'hésita pas.

Il déroula la couverture et s'installa près de la barre, savourant le soleil de l'après-midi. Alors il défit lentement les cordelettes, écarta les pans de tissu, aspira l'air salin à pleins poumons.

Il ouvrit le Livre.

Été 1391, région de Tolède

De tous les seigneurs qui s'étaient disputé cette région de Tolède, le soleil restait le maître. Il pénétrait chaque caillou, chaque arbuste, chaque grain de poussière. Malheur à qui se risquait à l'affronter lorsqu'il se trouvait au sommet de sa courbe, comme en cet après-midi où Élie rentrait, fatigué.

Il était parti au petit matin. La route était bien longue et la mule lente, brave, lente, comme la vigne, qui demandait tant de soins pour qu'un jour le vin coule en sang noir. Sa vigne, Élie en gravissant une colline pouvait la contempler. Beaucoup de travail. Mais il en était fier. La terre asséchée par le soleil n'avait pas abdiqué facilement ; Élie, comme son père avant lui, s'était battu pour que le grain de raisin chaque année apparaisse, gonfle et livre enfin son encre. Ce jour-là, il avait cheminé toute la journée pour aller au village d'Aro, à quinze bonnes lieues, prendre livraison de trois sarcloirs à la courbure délicate qu'il avait commandés un mois plus tôt au forgeron. Il avait brossé la mule, lui avait tapoté l'encolure, et ils s'en étaient allés vers le village. La renommée du forgeron s'étendait à la région entière. Péremptoirement, il avait fixé la remise des instruments au lendemain de la fête de sainte Anna. Élie avait tiqué en entendant cette date : elle correspondait au 17 tamouz du calendrier hébraïque, jour de jeûne et de prière. Mais qu'avait à faire le forgeron de la commémoration de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor !

Conscient de son talent, il se permettait les caprices d'un prince et n'aimait pas qu'on le contrarie. Élie s'était donc incliné, sans oser demander qu'on reporte la date d'une journée. Il se reprochait sa timidité sur le chemin du retour, tandis que la mule peinait sous un soleil implacable.

Le jeûne, il l'avait respecté, malgré tout. Il n'avait rien mangé, et c'est tout juste s'il avait bu quelques gorgées d'eau, en murmurant un petit pardon entre ses lèvres desséchées, mais Dieu n'aurait pas voulu qu'il mourût de soif, abandonné sur la longue route déserte. Bercé par le pas de la mule, elle-même épuisée, il rentrait à la maison, heureux de retrouver sa femme. Esther ! Depuis deux ans, le temps ne faisait rien à l'affaire, ils s'aimaient, chaque jour comme une petite aventure. Élie, peu artiste pourtant, avait sculpté lui-même le petit berceau de bois sombre pour recevoir le premier fruit débordant de vie de leur bel amour, le Lazare qui, du haut de ses dix mois, peuplait de ses gazouillis et de son appétit insatiable chaque heure de la vie du couple. Esther rougissait quand Élie lui disait combien elle était belle. « Mais non, bredouillait-elle, regarde la fille Benayoun, elle est tellement plus jolie, moi je suis un peu... » Et Élie riait : « Notre fils aussi est le plus beau. » Il approchait de la ferme de Santa Luisa, tapotant le collet de la mule, « la plus belle des mules, tu vas pouvoir boire à t'en faire péter le ventre ». Il pensait à l'automne arrivant, et aux pieds de vigne débarrassés des parasites tenaces grâce aux instruments qui luisaient encore dans sa besace. Quelle belle récolte ! Quelle vie pleine et heureuse !

La ferme de Santa Luisa se dessina, sobre et blanche sous le ciel aveugle. Perdu dans ses pensées, Élie avait oublié la chaleur qui lui martelait les tempes. Il souffla. Il était presque arrivé mais il résolut de s'arrêter un moment chez ses voisins, ne serait-ce que par pitié pour la pauvre bête qui soufflait toujours plus fort. Et puis, il désirait saluer les Santa Luisa, dont la truculence le charmait. La mule attendit qu'il descende et se précipita vers la mare tandis qu'il faisait quelques pas, les jambes un peu lourdes. Il ne s'aperçut du silence qu'avec un temps de retard. Le bon gros Santa Luisa ne faisait pas rugir sa voix tonitruante d'entre les murs frais, on n'entendait pas ses fils se chamailler en se poursuivant de bâtiment en bâtiment. Élie sourit. Quel miracle était arrivé ? Depuis des années qu'il passait chez le chrétien, il avait toujours vu les deux gamins se chercher querelle, et là, soudain, le silence.

Il appela. La rude María ne cria pas : « Oui, oui, oui ! », elle ne sortit pas de la cuisine en s'essuyant les mains. C'est elle qui s'occupait des transactions, bon vin contre bon fromage, la tape dans le dos facile, et de hurler ensuite à son gros mari : « Voilà le vin pour les hommes ! » Élie ne s'attardait pas chez les Santa Luisa, peu à l'aise dans cet univers criard.

Ce soir-là, il n'y avait personne. Élie appela de nouveau. Il vit arriver un garçon de ferme un peu idiot, le cheveu en désordre, la mâchoire pendante : « N'y a personne. Sont partis en ville, ça criait, ah oui, m'ont dit de garder la maison. » Il montra la fourche qu'il traînait dans son dos, pauvre arme contre les maraudeurs. Le ventre d'Élie émit un gargouillement, la faim semblait le réveiller. « A la ville ? Tous ? » Le gamin secouait la tête : « Oui, oui, tous. » Élie eut une moue sceptique et haussa les épaules. « Bon, je reviendrai un autre jour. Garde bien la ferme. » Perplexe, il se remit en selle et reprit sa route.

Sa vigne. Elle était célèbre dans toute la région. Cette année encore, le vin n'allait pas décevoir ses clients. Ce nectar âpre et sucré trouvait même faveur auprès des seigneurs. La légende contait qu'en 1085 le roi Alphonse VI avait reçu une aide décisive de Mathias Benavista, l'ancêtre d'Élie. En récompense, il lui avait fait don de quelques arpents fertiles au pied de la capitale castillane. Depuis cette époque, les Benavista cultivaient la vigne.

Mais d'autres pensées tourmentaient Élie qui touchait à la fin de son périple, alors que le soleil s'effondrait majestueusement derrière les collines. Le silence des Santa Luisa l'inquiétait. Pourquoi déserter leur maison, pourquoi la confier à un simple valet de ferme ? Que s'était-il donc passé ? En tout cas, tout semblait normal dans sa propriété. Il allait vite déposer ses nouveaux instruments dans la petite maisonnette, au bas des vignes, qu'occupaient Samir et Ahmed, ses hommes de confiance. Puis il prendrait l'autre mule pour rentrer chez lui. Le jeûne prenait fin ce soir, il mangerait de bon appétit et s'endormirait dans les bras de son épouse, tandis que Lazare, dans la chaleur de son berceau, serrerait ses poings débordants de vie.

Samir et Ahmed n'étaient pas là. Élie fronça les sourcils. Il n'entrait pas dans leurs habitudes d'abandonner la vigne, il en restait toujours un pour la surveiller. Leur absence instilla chez lui un début de malaise. Il avait faim, il était las, son esprit rechignait à comprendre.

Sur la route, il pensa, sans vouloir y prêter trop d'importance, aux événements récents survenus à Séville. On disait que deux mois auparavant la *judería* de la ville avait été attaquée par des chrétiens, rendus fous furieux par l'archidiacre don Hernando Martinez. Toute la communauté juive de Tolède avait voulu voir là un abominable accident isolé. Le carnage de Séville, don Hernando Martinez et ses sermons violents, Dieu sait quelles jalousies locales qui avaient poussé les chrétiens au meurtre, tout cela, à Tolède, ne se produirait jamais. « N'est-ce pas, père, n'est-ce pas, mère ? » osait-on à peine chuchoter, le soir, pris d'une angoisse soudaine... « Nous ne faisons de mal à personne, n'est-ce pas ? Ça n'arrive qu'aux autres, n'est-ce pas ? » On se rassurait et, la bougie soufflée, on s'endormait apaisé. Élie, sur sa mule, avait envie de se dépêcher pour constater qu'Esther allait bien, et Lazare, et tous ceux de la judería.

Traverser Tolède. Que tout cela était long ! Une journée entière à avancer, sous un soleil de plomb, sans manger, alors que les juifs du monde entier priaient. Pourquoi n'avait-il pas protesté quand le forgeron avait avancé cette date ? Il cherchait un responsable aux choses inquiétantes qu'il imaginait, alors que sa mule se trouvait au pied de Tolède, forteresse culminant sur la roche, nid d'aigle découpé sur l'incendie du ciel. C'était si simple, pourquoi ne pas s'être adressé à son cousin Rafael, forgeron lui aussi, au lieu de ce chrétien ricanant ? Quinze lieues, quinze lieues pour un caprice ! Élie battait les flancs de la mule. Mais non, pas un caprice, son cousin était si malhabile, il n'aurait rien compris aux exigences du travail. « Voilà pourquoi, cousin incapable ! » Élie s'empourprait, des images défilaient dans son esprit, qu'il refoulait avec l'énergie du désespoir.

Cours la mule, cours, j'ai peur, et s'il est arrivé quelque chose à mon Esther, à mon Lazare, ce sera ma faute, et celle du cousin incapable, et du forgeron méchant, et de la mule aussi, qui toute la journée a marché péniblement, et du soleil d'août, et... des chrétiens ! Pourquoi devenaient-ils fous, comme à Séville, pourquoi s'en prenaient-ils aux juifs, si tranquilles, qui ne demandaient qu'à vivre selon leurs coutumes ? Pourquoi, quand le prétexte manquait, évoquaient-ils cet éternel crime contre le Christ ? Qu'avaient-ils à voir, eux, Élie Benavista, sa femme et son fils, avec le Christ mort quatorze siècles auparavant ?

La mule s'engagea sur le pont d'Alcántara, là où, en d'autres temps de tourmente, Maures et chrétiens s'étaient maintes fois combattus. Élie secouait la tête, s'apercevant à peine que les gardes

royaux, qui jour et nuit surveillaient l'accès du pont, n'étaient pas en faction. Tout son univers basculait et le silence de Tolède lui poignait le cœur, qui battait la chamade. Il parlait à Esther, un discours précipité, comme pour l'obliger à être en bonne santé : « J'arrive, tu m'attends, Esther, tu m'attends », et dans les rues étrangement vides il abandonna la mule, parce qu'elle n'allait pas assez vite.

Il longea les murailles, sans se soucier de l'animal qui trottinait derrière lui. Il courut vers Montichel, le quartier juif, à l'autre bout de la ville. Il courut vers le sourire d'Esther en la suppliant d'aller bien. Trébuchant dans les ruelles puantes, il finit par apercevoir des silhouettes ; sa vue brouillée ne retenait que des attitudes figées, des expressions pétrifiées. Plus le temps de s'arrêter, il reconnut à peine María Santa Luisa parmi le flot des ombres qui venait à sa rencontre. Elle lui criait des mots mouvants qu'il percevait à peine : « On leur a dit, on a essayé. » Le gros Santa Luisa suivait, approuvant de la tête : « Élie, ils n'ont pas voulu nous écouter. » Mais Élie était déjà loin.

Le quartier juif commençait là, le cauchemar commençait là. Des femmes pleuraient, des hommes priaient, d'autres étaient désemparés. Élie se précipitait vers sa maison, on tenta de l'arrêter, c'était Amoyal, le visage défait : « Non, n'y va pas, n'y va pas ! » Élie se dégagea en grognant. Il poussa la porte d'entrée à demi arrachée, entra chez lui et s'effondra, le souffle brûlant. Ses amis arrivaient en silence. Myriam Amoyal portait un bébé qui hurlait entre ses bras. Esther gisait sur le sol, semblant dormir. Éventrée.

Élie fixait sa femme, hagard, incapable de bouger. Des voisins le relevèrent, doucement, en lui répétant des mots qu'il ne comprenait pas. Il se laissa faire, inconscient. Quelques femmes en larmes restaient sur le seuil ; elles avaient perdu un enfant, un mari, et rejoignaient dans leur douleur le désespoir d'Élie. Enfin Myriam s'avança et lui déposa le bébé dans les bras. Élie le regarda un moment sans comprendre puis, peu à peu, il sembla s'éveiller de sa torpeur ; il sourit à l'enfant. Alors seulement, il se mit à pleurer.

Un à un, les voisins s'en retournaient chez eux. Myriam et son mari restèrent aux côtés d'Élie. Les chrétiens avaient fondu sur le quartier juif. Qui avait donné le départ de celle folie meurtrière ? On l'ignorait, mais toute la Tolède chrétienne s'était soulevée contre cet ennemi anonyme, on courait de maison en maison pour annoncer le grand rassemblement. Les Santa Luisa

avaient mal compris de quelle fête il s'agissait. Ils s'étaient retrouvés dans le flot joyeux des Tolédans. Ils comprirent trop tard, comme quelques autres, quel massacre se préparait et leurs tentatives pour apaiser les esprits restèrent sans effet. Ils entendirent des hourras quand le premier crâne éclata contre un mur, ils virent les deux gamins Benoïël déchiquetés par les coups des meneurs.

La meute sanguinaire avait défoncé les portes des synagogues, s'acharnant sur les fidèles, allumant des feux pour y jeter les corps encore chauds de leurs victimes. Les juifs s'étaient très vite barricadés dans leurs maisons et le malheur frappa ceux dont la porte céda, tandis que d'autres eurent la vie sauve grâce à la solidité d'un pan de bois. Esther, dans la panique, avait caché son enfant, endormi, au fond de la maison. Mais quand elle se précipita pour bloquer la porte, les chrétiens s'acharnaient déjà dessus et brisèrent le pauvre loquet. Cinq, six hommes virent la belle juive pétrifiée de terreur et se ruèrent sur elle avec des cris de démence. Violée, puis frappée au ventre, elle s'éteignit en prononçant le nom d'Élie... Déjà les assassins s'éloignaient, ils visitaient chaque maison avec frénésie, sans s'attarder. Quand le soleil disparut derrière les collines, ils s'en retournèrent chez eux, la conscience tranquille.

Roulé dans sa couverture, le petit Lazare venait de recevoir la tétée. Il ne se mit à crier que plus tard, quand il n'entendit plus la douce voix de sa mère lui annoncer son repas. Myriam et Moshé, ainsi que tous les survivants, recroquevillés au fond de leurs maisons, étaient sortis de chez eux petit à petit, en tremblant. Les regards hébétés se croisaient, les survivants s'effondraient dans les bras d'un parent ou d'un ami. Ils étaient entrés dans les maisons aux portes défoncées et avaient hurlé d'horreur en découvrant les victimes.

Myriam avait poussé un cri strident en apercevant Esther morte, le ventre ouvert. Elle avait cherché Lazare des yeux, redoutant le pire. Elle entendit pleurer et se précipita vers l'enfant, qu'elle recueillit dans ses bras en sanglotant. Elle avait eu une pensée pour Élie qui, peut-être, aurait le courage de vivre grâce à son fils.

Élie mit de longues heures à accepter l'impossible. Il ne parvenait pas à se résoudre à la mort d'Esther. Il aurait été si simple de fuir le réel, de se réfugier dans la folie. Mais Élie n'en avait pas le droit, son fils s'était endormi dans ses bras, Lazare avait besoin de lui. Il avait les mêmes grands yeux que sa mère ; peut-

être resteraient-ils bleus, pour perpétuer ainsi le regard si clair d'Esther la douce.

Élie avait vieilli de quinze ans ce jour-là. Myriam fit venir chez lui une toute jeune mère et la pria de donner à Lazare un peu de lait. Elle s'appelait Rachel, et ses yeux gardaient encore l'effroi du massacre. Elle allaita l'enfant en même temps que sa petite Deborah.

Ton ancêtre, petit David perdu au milieu de la Méditerranée, ce bébé goulu qui ne connaîtrait jamais sa mère, avait dix mois lorsque se déchaîna la folie meurtrière qui allait sacrifier des milliers de juifs aux quatre coins de l'Espagne.

Il y avait eu des centaines de morts à Tolède. Les chrétiens s'en tinrent là. Puis la vie reprit son rythme. Pour eux tout avait été remis en place.

Mais la fièvre ne s'arrêta pas à Séville ou à Tolède. Un sourd antisémitisme dormait au fond du cœur de chaque chrétien. On le vit s'éveiller à l'annonce des joyeux massacres dans les deux villes. Les fourches se dressèrent, les épées s'effilèrent, et quand passa la troupe de l'archidiacre Martinez avec son discours de mort, sous le torride soleil d'août, ce ne fut plus que cris et haine.

Après les quatre mille morts de Séville, la fièvre gagna toute l'Espagne. Évangélisation, scandaient-ils, de Burgos à Valence, de Majorque à Cordoue. Vengeons le Christ et répandons nos préceptes d'amour et de paix. Cela faisait si longtemps qu'ils n'avaient pas aimé à ce point détester, les braves paysans, les honnêtes gens des villes. Il y avait déjà eu, de-ci, de-là, quelques bastonnades, mais isolées, trop isolées. Cette fois, de Pampelune à Cortes, de Montoro à Andújar, l'amour du Christ palpita au bout de leurs bâtons et de leurs torches. De Jeén à Úbeda, de Bunel à Ablitas, aimons-nous les uns les autres et tuons ceux qui nous résistent ; violons-les, brûlons-les, Dieu verra à quel point nous voulons lui plaire.

Les juderías[1] ne s'étaient préparées à aucune défense, même passive. Personne ne voulait croire que le malheur tomberait là, dans cette rue-là, dans cette demeure-là. Ce n'est qu'en entendant les cris de la mort s'approcher de leur quartier que certains s'enfuirent et gagnèrent les campagnes et villages environnants,

1. *Judería* : quartier juif des villes espagnoles.

alors que d'autres, ne pouvant se résoudre à quitter leur maison, essayèrent de se barricader. Mais les uns furent obligés de se convertir, par l'entremise de prêtres trop contents de posséder un argument de choc : ceux-là du moins n'étaient pas des assassins. Quant aux autres, ils périrent bien souvent brûlés vifs.

A Barcelone le carnage fut total. Durant trois jours et trois nuits, la foule se glissa dans tous les recoins de la vaste judería, tuant, brûlant, saccageant. Puis ce furent des hordes de brigands, attirés par les flammes immenses qui ensanglantaient la nuit : ils s'abattirent sur la ville, les Barcelonais fatigués leur abandonnaient la place. Les rescapés, terrorisés, coururent se réfugier derrière les hautes murailles du Castillo Nuevo. Mais la forteresse tomba aux mains des assaillants, qui exterminèrent hommes, femmes et enfants. Le samedi 5 août 1391, les fils d'Israël avaient été assassinés jusqu'au dernier dans Barcelone la fière. Devant l'ampleur des massacres, le gaon de Castille, chef spirituel des Hébreux, demanda protection à la reine, doña Leonora ; il lui proposait une forte somme d'argent. La souveraine refusa, déclarant que « jamais elle ne demanderait aucun service à ce peuple, pour qu'il n'eût pas à la maudire en silence ».

Dans toute l'Espagne l'espoir de survivre portait un nom : la conversion. Une haine atavique avait bien sûr suscité ces tueries, mais au-dessus du peuple, la puissante organisation catholique tirait les ficelles de ce massacre étrangement organisé. Elle trouvait là une occasion rêvée d'asseoir définitivement son emprise sur le pays. La vie n'avait pas de prix, et entre la croix et la mort, les juifs n'hésitaient pas. Mais quels nouveaux chrétiens l'Église comptabilisait-elle là ! Des prisonniers hagards, poussés sur les fonts baptismaux à coups de bâton, qui répétaient trois mots de latin avant de s'en retourner, tamponnés catholiques, vers des maisons en ruine, où tout vibrait par-delà les générations de la foi ancestrale des Hébreux. Croyait-on qu'ils allaient se défaire de vingt siècles de coutumes par un oui tremblant concédé à un prêtre ennemi, pour endosser l'habit des bien-croyants ? C'était la croix ou la mort, et ils n'hésitaient pas.

Les chrétiens ricanaient ; ces pauvres créatures n'auraient jamais l'allure inégalable des princes de la sainte Castille ! Conscients de l'humiliation qu'ils infligeaient à ces parias, ils applaudissaient à chaque jet d'eau bénite, comme des enfants qui jouent près d'une fontaine. Jeu pénible, mais il fallait vivre, non, et certains finirent par se convaincre que le dieu unique des chrétiens, tout cruel fût-il, semblait plus puissant, mieux organisé que le

même dieu unique des juifs. Le grand Santa María, le nouvel évêque de Burgos, n'était-il pas l'ancien rabbin Halévy !

Ils changèrent de nom, s'installèrent loin des quartiers où ils avaient grandi, et la vie continua. D'autres, par contre, ne comprirent pas ce que ces gouttes d'eau bénite signifiaient. Ils crurent qu'il fallait tuer la mémoire de leurs pères, que la croix n'était pas qu'une simple babiole pour caricature de conversion. Perdus entre leurs coutumes et cette nouvelle appartenance, ils furent harcelés par les populations chrétiennes, tout heureuses de s'amuser à ce nouveau jeu de société, et croisèrent le regard lourd de leurs anciens coreligionnaires. Ils ne connurent pas la paix. Pas plus que ne la connurent ceux qui, ardents dans leur foi, n'avaient pas voulu se rendre. Ceux-là gardaient l'âme sereine, mais à quel prix ? Ils dormirent difficilement pendant des années, durant lesquelles la peur surgissait de chaque ombre.

Les esprits ne s'apaisèrent véritablement qu'à l'automne. La vigne et les vergers attendaient, lourds de fruits, il faisait moins chaud, on n'avait plus d'énergie à dépenser dans de stupides manifestations, les récoltes allaient bientôt combler les greniers et les cœurs. Le pays s'affaissa dans le calme de sa nouvelle situation, si confuse fût-elle. Les grandes juiveries, zones tranquilles des faubourgs, n'existaient plus. Beaucoup de villages par contre se virent grossir de familles juives, converties ou non, qui espéraient trouver dans l'isolement un répit pour leurs enfants. La vie reprit son cours.

Comment oublier ? Le gaon de Castille, après sa tentative infructueuse auprès de la reine, se tourna vers le Conseil de régence, composé de nobles et hauts dignitaires de l'Église. Ces seigneuries n'avaient été que peu touchées par la fièvre de l'été : elles abandonnaient au peuple le droit de s'amuser à de telles besognes. Le chef des Hébreux leur parla, d'une voix éteinte, de ce qui n'avait pu être empêché. Les membres du Conseil, désireux peut-être de se débarrasser et du vieil homme et d'un point noir dans leur conscience, promirent que les assassins seraient recherchés et châtiés. Chacun secoua la tête d'un air convaincu. On en parla dans les couloirs du pouvoir, on l'oublia très vite. Comment punir des milliers de coupables ? Et puis quoi, faire justice ? Pour qu'il ne reste que mille habitants sur la sainte terre d'Espagne ! Car tous ou presque avaient participé, et si l'archidiacre don Hernando Martinez pouvait facilement être désigné comme l'instigateur de la grande tuerie, il ne fut pas même inquiété. Le mal était fait, et les grands d'Espagne avaient bien

d'autres préoccupations, certes plus quotidiennes, mais si prenantes. Alors, rendre justice...

On fit une nouvelle tentative. Les nouveaux convertis se retrouvaient bien souvent désemparés, ne sachant ce qu'on attendait d'eux, exilés dans une foi dont ils ne connaissaient rien. Les rabbins implorèrent les autorités pour qu'elles annulent ces conversions forcées. Mais quel beau travail avait été fait ! A quelle autre grâce pouvaient donc rêver ces impies, alors qu'ils renaissaient dans l'amour de Jésus-Christ ! L'Église, sans émettre un doute, se montra satisfaite de l'aide apportée aux brebis égarées. Impossible de traduire le dynamique discours catholique en douleur hébraïque. Et nos traditions, et notre histoire, et notre langue, et nos prières ! Gloire à Dieu d'avoir sauvé ces âmes, répétaient les hauts dignitaires de l'Église. Dialogue de sourds. Comme si des siècles durant l'Espagne avait vécu dans l'erreur, et que l'été 1391 eût rétabli l'ordre des choses. Les catholiques, à l'arrogance bienfaisante, au masochisme radieux, s'étaient assis sur l'Espagne, et ne laissaient qu'un tabouret généreux à qui n'adoptait point leurs états d'âme. L'histoire de la sainte Espagne restait à faire. Que les importuns s'en écartent. Ainsi soit-il. Amen.

Élie redoutait ce qui l'attendait : vivre, dans la résonance assourdissante des morts. L'absence d'Esther imprégnait les murs, s'étendait entre eux aussi sûrement que le vide des pièces, elle s'insinuait en Élie lui-même, qui se sentait l'âme désertée. Pourquoi lutter, quand Esther n'était plus ?

Lazare était là pour lui apporter la réponse. Au milieu de sa confusion, Élie remerciait Dieu de lui avoir laissé son fils. Il pensait à ses gazouillis de bébé, à ses yeux bleus, et la réponse s'imposait, encore qu'il lui arrivât de refuser l'évidence. Lazare était le souvenir vivant d'Esther, mais ce souvenir suscitait chez Élie autant d'espoir que de chagrin. Cependant, c'est pour Lazare qu'il accepta de se mettre à la tâche, afin de réparer la maison en partie détruite par les flammes. Remonter les pierres, consolider les montants, passer à la chaux les murs noircis.

Il passait le plus clair de son temps dans sa maison, se désintéressant de sa vigne. Moshé l'aidait parfois, Myriam et la petite Rachel s'occupaient du bébé. Il arrivait à Élie de s'arrêter une seconde, une pierre à la main. Il restait ainsi immobile, hébété, puis semblait se réveiller et lentement finissait son geste. Il luttait contre le découragement, mais le moindre bout de bois réajusté au mur lui rappelait la maison heureuse, Esther... Ses amis ne savaient que faire, espérant que le temps cicatriserait les blessures.

Puis les dégâts furent réparés. Alors Élie, confiant Lazare aux Amoyal, s'enferma chez lui. Volets fermés, porte close, il se coucha.

Qu'allait-il devenir ? Il ne voulait pas penser, juste fermer les yeux et se réveiller de ce mauvais rêve. Elle est morte, elle est

morte. La nuit passa. Il ne put dormir. Il entendit les merles du petit matin, la communauté au réveil, les cloches de la citadelle. Il resta sans bouger, négligeant sa toilette et sa prière, décidé à se laisser mourir. Ses voisins s'inquiétèrent et se rendirent chez Ezra.

Ezra le patriarche avait survécu par miracle au massacre. Il se trouvait avec d'autres personnes dans la synagogue quand avait surgi la troupe meurtrière. Tous avaient péri sauf lui, qui était tombé au sol recroquevillé sur lui-même. Chose étrange, les assaillants, qui l'avaient maintes fois frôlé, l'épargnèrent. Comme si, répondant à sa prière, Dieu l'avait rendu invisible. Il était la mémoire de la judería, il avait vu naître tous les enfants. Son âge, lui-même l'ignorait, mais sa sagesse était immense. Il écouta Moshé avec attention. Oui Élie souffrait, comme tant d'autres dans le quartier en ruine. Mais Ezra se souvint de cet amour lumineux qui émanait des jeunes Benavista après leur union, et de son émotion devant ce bonheur si pur. Il remercia les Amoyal et s'en alla vers la maison d'Élie, de son pas lent.

Il frappa longtemps, puis de sa voix usée appela. Alors Élie se leva, fatigué, et vint ouvrir en titubant. Dans la pièce sombre les deux hommes parlèrent longuement, puis se rendirent à la synagogue où ils prièrent. Ils se séparèrent à la fin de l'office et Ezra serra les mains d'Élie dans les siennes. « Dieu t'aidera. » Élie le remercia d'un regard chaleureux. Son cœur était en paix.

Il se rendit aussitôt chez ses voisins inquiets. Ceux-ci comprirent à son regard que le patriarche avait réussi à l'apaiser. Ils sourirent, Myriam prépara un bon repas, Moshé le força à s'asseoir. Élie semblait redécouvrir le monde. Il demanda des nouvelles de tous ceux qui, dans le brouillard de son esprit, avaient disparu.

Il en avait presque oublié sa vigne, dans la tourmente. Dieu merci, les fidèles Samir et Ahmed n'avaient attendu aucune directive pour s'en occuper. Ils étaient l'anachronisme de ce siècle de violences. Il y avait bien longtemps, leurs ancêtres avaient choisi de rester à Tolède quand les populations arabes s'étaient retirées vers le sud. Les deux hommes aimaient Élie, avec qui ils avaient grandi. Ils appréciaient ce travail méticuleux et ne pensèrent pas une seconde à abandonner les Benavista dans ces moments difficiles.

Moshé rassura Élie : « Samir et Ahmed se sont bien occupés de la vigne, Élie, tu peux être tranquille. Rachel s'attache de plus en plus à Lazare. Attention, son mari est jaloux ! Les Bibas sont

partis il y a une semaine chez leurs cousins au bord de la mer, les Perez se sont convertis, et beaucoup d'autres...

— Convertis ?

— Oui, ils sont devenus chrétiens, ils avaient si peur pour leurs enfants.

— Chrétiens ?

— Oui, Élie, et puis la mule perdue a retrouvé le chemin de la vigne, c'est Samir qui l'a vue revenir, affamée. Tu sais, Myriam est enceinte, enfin, c'est la vie qui repart. Et surtout Lazare, ton Lazare, il sourit beaucoup. »

Le souvenir d'Esther ne quittait pas Élie. Il la savait là-haut, veillant sur eux. Il apprit à Lazare à dire « maman ». Il lui montrait les nuages : « Maman est là-haut », et l'enfant, sans bien comprendre, répétait « mama » en tendant le doigt vers le ciel.

Durant les vendanges il eut peu de temps à consacrer à sa maison. Il rentrait le soir harassé pour repartir au petit matin. Il était soulagé d'avoir tant de travail, de dépenser toute son énergie sous le soleil encore chaud de la fin de septembre. Ses deux assistants se réjouissaient de le voir reprendre le soin de la vigne ; ils mettaient tout leur cœur à la récolte, espérant que le vin noir coulant à flots serait une satisfaction pour leur maître, dont les yeux partaient souvent rejoindre l'horizon. « Chef, tu vas être content, le raisin est gros, toute la région va se soûler de ton vin, les princes et les gueux, quand ils l'auront goûté, ils ne s'arrêteront plus. » Élie souriait, s'essuyant le front, versait un nouveau panier dans le fouloir.

Il aurait aimé continuer cette vie de veuf solitaire, entre nostalgie et labeur. Mais ses voisins le troublèrent. Une présence féminine, Élie, serait la bienvenue pour Lazare, et puis un homme ne reste pas seul, telle est la nature comme Dieu l'a faite. Il secouait la tête avec incrédulité. Une femme ! Ils comprenaient son refus : Esther ne pourrait jamais être remplacée dans son cœur. Élie ! Myriam est enceinte, elle ne pourra plus s'occuper des deux maisons, et la petite Rachel ne s'est jamais plainte mais elle a tant de travail, ses beaux-parents sont venus s'installer chez elle. Élie ! Lazare est promené de maison en maison, comment va-t-il grandir, tu comprends ? Élie bredouillait : « Mais il est très heureux le petit, il rit tout le temps ! Et puis je m'occuperai de la maison. Excuse-moi, Myriam, de t'avoir laissée faire, ne t'inquiète pas, je me chargerai de tout ! »... Ils n'osèrent insister.

Il se retrouvait une nouvelle fois seul, le désespoir réapparut, insidieux. De nouveau il ne dormit plus, écrasé par la tâche qui l'attendait. Il prenait la main de Lazare en lui montrant les nuages. « On va être heureux tous les deux, chuchotait-il, ta maman là-haut nous protégera, nous n'avons besoin de personne. » Mais le moindre pleur du petit le laissait désemparé.

Accepter de se remarier ? Ce serait rouvrir ses blessures. Je verrai toujours cette femme comme une intruse, je vais trahir Esther. Mais non, s'entendait-il répondre, peut-être trouveras-tu quelqu'un de gentil, qui aimera Lazare, t'apportera de la tendresse, pas de l'amour, non, mais un peu de réconfort, et tu vieilliras en paix. Il soupirait. Il n'y croyait pas.

Mais la vie ne lui laissait guère de répit. Dans Tolède apaisée, il s'agissait de bâtir l'avenir sur les ruines d'un passé sanglant. En conséquence, l'institution indélogeable des marieuses déléguait des espionnes dans chaque quartier, fouinant de rue en rue, de famille en famille, à la recherche de solitaires à unir. Élie souriait en les apercevant : s'il avait voulu rester veuf, il lui aurait fallu s'enfuir au désert pour leur échapper. Elles l'avaient consigné dans leurs registres comme un homme dans la force de l'âge, vif et travailleur, d'une honnête figure, avec un petit garçon. Et il se trouva bien entendu un parti adéquat : Sarah Monsonego, veuve elle aussi, sans enfant, la fille du puissant Isaac Monsonego, un richissime commerçant. Les marieuses se mirent à guetter la fin du deuil avec un vif intérêt. Ah ! ça, un beau mariage, ils sont faits l'un pour l'autre, enfin, un beau mariage en tout cas. Élie eut vent du projet. Il soupira une fois de plus. Sarah...

Leurs grand-mères étaient cousines. Les Benavista et les Monsonego s'étaient côtoyés durant de nombreuses années. Sarah et Avi Monsonego avaient grandi dans le même quartier, fréquenté la même synagogue, jusqu'à ce que la fabuleuse ascension d'Isaac Monsonego les sépare.

Isaac Monsonego avait le goût des voyages. Il avait affronté les mers, parcouru des continents entiers, se forgeant de solides amitiés dans les lointains pays du Levant. Son dynamisme, sa verve et son sens prodigieux des affaires en avaient fait un des hommes les plus riches de Castille. Ce colosse bedonnant parlait six langues, il était introduit auprès des hauts dignitaires d'Italie, mais aussi de Turquie et de Grèce, qu'il charmait de son rire tonitruant. Il ne redoutait personne — à part peut-être sa femme. Il avait créé de nombreux comptoirs, recrutant ses fondés de pouvoir dans les communautés juives locales et les payant toujours

grassement — un de ses secrets. Chacun en Castille connaissait le mythique Isaac et son négoce fabuleux des produits les plus rares. Ses bateaux sillonnaient les mers, chargés des tissus les plus fins, d'épices étranges, d'huiles et de parfums qui mettaient le feu aux sens. Isaac Monsonego était le représentant des mystères de l'Orient.

Son histoire prit des allures de conte de fées quand il tourna ses ambitions vers l'Afrique et son merveilleux trésor : l'or. Les grands d'Espagne auraient vendu leur âme pour le métal à l'éclat destructeur : Isaac allait le chercher là-bas et le ramenait sous leurs yeux éblouis. Il était le magicien de la cour ; les nobles le recevaient, avides de posséder la poudre magique, les dames se pâmaient à l'évocation des parfums qui rendaient fous les hommes, des étoffes si fines qu'on eût dit une brise... Isaac Monsonego était devenu don Monsonego ; pour l'occasion les seigneurs oubliaient que le désiré appartenait à cette religion étrange des tueurs du Messie, et consentaient même à le saluer, du bout de la plume de leur chapeau.

Après avoir parcouru le monde, Isaac revint s'établir en Espagne. Il vécut de longues années à Barcelone, à Séville. Il s'occupait de l'éducation d'Avi, son fils. Puis il revint à Tolède quand ses cheveux furent blancs et son dos fatigué. La demeure qu'il avait fait construire au bord du Tage, dans le quartier des *cigarrales*[1], ravissait les regards des passants, avec ses petits bosquets aux fleurs multicolores, ses grands tilleuls qui dispensaient une ombre généreuse, ses fontaines de marbre blanc. La maison elle-même était toute de jaspe, son toit d'écaille dérobait au soleil son éclat. Il se résolut sans regret à s'y retirer. Il méditait en regardant le Tage changer avec les saisons, pestait seulement lorsqu'il entendait, du bâtiment central, la voix aiguë de sa femme qu'il ne supportait pas, sans avoir jamais osé le lui avouer. La señora Monsonego ignorait que ses cris perçants étaient en partie la cause de tous les périples de son mari, auxquels celui-ci devait sa colossale fortune !

Il confia à son fils Avi le soin des affaires. Don Monsonego II avait hérité, si ce n'est l'esprit d'aventure, du moins le sens pratique de son père. Ce dernier, sur son balcon, songeait au cours étrange de sa vie. Tout cet argent, on ignorait à quel point il s'en moquait, ni comme il se désintéressait des fêtes de la cour. Sa fortune, c'étaient les paysages mouvants des déserts qu'il avait

1. *Cigarral* : maison de campagne luxueuse des riches Espagnols.

traversés, c'était l'amitié de quelque prince d'une tribu nomade, la tempête essuyée sur une côte africaine. Mais il avait vécu, et il se mit à l'étude du Talmud, pour faire de l'aventurier un sage, en attendant secrètement l'arrivée des petits-enfants à qui il raconterait ses formidables aventures.

Quand, en cet été 1391, les troubles éclatèrent, le cœur d'Isaac fut touché. Ses lectures quotidiennes de la Bible le rapprochaient des siens, dont son existence tumultueuse l'avait éloigné. Lorsqu'il vit les flammes ravager la judería, de la fenêtre de sa cigarral, il sentit sa gorge se serrer. Plus tard il se rendit dans le quartier détruit, vêtu simplement. Il paya en secret des maçons pour aider à la reconstruction des maisons et des synagogues, puis revint à sa méditation, les yeux fixés sur le soleil immense qui disparaissait dans le fleuve.

Lorsque survinrent les massacres de l'été, Sarah, sa fille, n'était mariée que d'un an à Youda Bitton, son fondé de pouvoir de Barcelone. Ils n'avaient pas encore eu d'enfant. Sarah ne réchappa à la tuerie que par miracle.

Youda Bitton travaillait au port. Sarah vaquait à ses occupations d'épouse, elle se trouvait au jardin, seule, et pliait en chantant à mi-voix ces beaux draps séchés par le vent de la mer qu'elle ne se lassait pas de toucher et de sentir. Elle détestait rester oisive, et attendait avec impatience que Dieu lui donne des enfants. Elle perçut une rumeur lointaine mais, absorbée par sa tâche, n'y prêta pas attention.

La meute déchaînée fondait sur la ville comme une nuée de sauterelles. Tout à coup, des hurlements s'élevèrent tout autour de Sarah, suivis de cris abominables. Des silhouettes couraient avant de s'effondrer ; plus loin, c'était une tête sanglante qu'on suspendait à un arbre. En dix secondes, la vie paisible de Sarah Bitton bascula dans le cauchemar, et elle perdit connaissance, s'affaissant lourdement parmi les draps.

La petite servante chrétienne qu'on avait engagée deux mois plus tôt fut prise pour la maîtresse de maison. Elle mourut sous les coups.

Youda, le mari de Sarah, s'était précipité chez lui au paroxysme du massacre. Il eut juste le temps d'apercevoir un corps calciné avant qu'une fourche se plante dans son ventre. Il s'effondra en gémissant.

Ses cris firent sortir son épouse de son évanouissement. Sarah ouvrit les yeux pour découvrir son mari qui tombait à genoux, transpercé par les pointes de la fourche. Alors, fermant les yeux

devant l'insoutenable, elle s'évanouit de nouveau. C'est ainsi qu'elle eut la vie sauve, dans l'abîme inquiet de l'inconscience, tandis que se poursuivait ce massacre qui n'allait cesser de la hanter, et dont elle ne garderait que quelques images confuses. Les chrétiens fous furieux s'en allèrent répandre le malheur plus bas dans la judería ; Sarah ne reprit connaissance qu'au petit matin. Elle se releva, morte de froid, dans un silence d'apocalypse. Tout le quartier avait été rasé. Elle était l'une des rares survivantes.

A mesure qu'elle recouvrait ses esprits, l'horreur s'insinua en elle comme la folie. Ne reconnaissant rien ni personne, elle avança avec hébétude, enjambant des cadavres, des pans de mur effondrés, des ruisseaux de sang. Elle marcha comme un spectre ; son estomac se soulevait à chaque pas, elle hurlait de terreur au moindre bruit ; les poutres s'écrasaient mollement ; plus loin, les rats se glissaient parmi les décombres. Elle se rongea les doigts, s'enfonça les ongles dans la peau, courut se cacher un moment dans une maison qui n'avait pas été détruite. Elle trouva un peu de nourriture. Elle mangea et but comme un animal sauvage, avec une immobilité méfiante.

Perdue, ne sachant que faire, elle finit par revenir chez elle. En fouillant parmi les gravats de ce qui avait été sa maison, les yeux noyés de larmes, elle retrouva une petite boîte contenant de l'or que sa mère lui avait donnée. Elle se mit à crier, peut-être pour se convaincre qu'elle n'était pas morte elle aussi, ou pour qu'un vivant l'entende, ami, ennemi, peu importait, pour n'être plus seule dans cette gigantesque fosse commune.

A bout de nerfs, elle se redressa pour se mettre en marche vers l'intérieur des terres. Les gens allaient la tuer, ce n'était pas grave, elle le désirait presque, elle avançait. La nuit tomba.

Trois couples de paysans remontaient vers Madrid, sur des charrettes. La juive se jeta à leur rencontre, les joues marquées de cernes, les yeux lavés d'avoir trop pleuré. Ils la hissèrent dans les foins où elle s'effondra. Ils la laissèrent dormir tout son soûl. A son réveil elle allait mieux, et pour les remercier elle leur tendit une pièce d'or. Cette erreur aurait pu lui être fatale, mais Sarah se trouvait dans un état second, et de plus elle n'avait jamais joui de la prévoyance de son père. Pourtant, les paysans reçurent la pièce en écarquillant les yeux. Une pièce d'or ! En vendant le contenu de leur charrette, ils n'en auraient pas obtenu la moitié !

Elle leur parla de son père, le grand Isaac, l'aventurier de toutes les mers. Elle n'en finissait plus de conter ses exploits, comme pour conjurer la pensée même du carnage qui frappait au car-

reau de sa conscience. Elle leur parla des tissus fragiles, des parfums inconnus, des histoires fantastiques qu'elle avait entendues dans son enfance.

Le voyage dura quatre jours, et il se déroula sans encombre. Quand elle aperçut le portail de la maison familiale, elle sauta de la charrette et se précipita dans les jardins en appelant sa mère. Celle-ci accourut, pleurant et criant à la fois, de sa voix perçante. Les deux femmes s'étreignirent. Sarah présenta ses six paysans, qui se souviendraient longtemps du repas de rêve qui leur fut offert, où ils s'enivrèrent en humant les parfums rares et en frottant contre leur joue les tissus soyeux reçus des mains de la señora Monsonego. Le cauchemar de Sarah était terminé.

Au sein de sa famille, Sarah retrouva une apaisante sécurité. Progressivement les événements de Barcelone perdirent leur réalité pour ne devenir qu'un mauvais rêve. Elle voulait effacer de sa mémoire la dernière image de son époux transpercé par une fourche ; alors ce fut toute cette année passée avec lui qu'elle rejeta. D'ailleurs ce mariage avait été guidé par des intérêts paternels plutôt que par l'amour. Elle finit par se sentir telle une jeune vierge dans l'attente d'un époux. Elle écoutait sa mère discuter avec les marieuses. Quand la señora Monsonego lui parla d'Élie, Sarah eut un sourire docile. Sa mère soupirait : « Oui, pas vraiment une bonne situation, mais enfin, tu n'as pas trop le choix. » Sarah ne comprenait pas et attendait la décision.

Après bien des hésitations, Élie accepta. Sarah n'avait pas de caractère, elle était insignifiante, mais obéissante par contre. Elle ne criait pas sans arrêt comme sa mère, savait tenir une maison, et surtout, c'était la fille d'Isaac Monsonego. Si Élie n'avait pas le cœur à surveiller ses intérêts, ses amis le faisaient pour lui. « Sarah est un bon parti, Élie, elle a beaucoup souffert, comme toi, elle s'occupera de Lazare et tu lui donneras des enfants. Et son père est si riche... » Personne n'aurait compris qu'il refuse une telle opportunité. Alors soit. Mais toujours cette petite blessure au fond du cœur lui rappelait qu'il n'aimerait jamais qu'Esther. On arrêta la date du mariage.

Avi, le frère de Sarah, convoqua Élie dans sa merveilleuse propriété. En reprenant les affaires de son père, il s'était assuré une autorité difficilement contestable. Élie fut surpris de s'entendre dire que sa petite maison dans la judería ne pouvait convenir à Sarah. Il protesta à peine ; pour lui cet endroit avait contenu tant

de bonheur. Mais les Monsonego avaient d'autres valeurs. « Moi, quand je me suis marié, j'ai pu offrir à ma femme une vie confortable. Il faut y penser ! Tu comprends, Élie, Sarah a toujours vécu dans de luxueuses demeures. Après toutes les épreuves qu'elle a subies, tu ne voudrais pas qu'elle supporte en plus une vie si différente ! » Élie s'en moquait. Sarah, dans les murs où Esther avait vécu, l'aurait de toute façon choqué. « Il n'est pas nécessaire d'attendre. Viens sur le balcon. » Les deux hommes sortirent. « Regarde. »

La fenêtre donnait sur la campagne environnante ; le fleuve y roulait ses eaux fauves entre les vallons roussis par l'hiver. La vue était superbe. « Tout ce que tu vois nous appartient ! Nous allons y construire ta maison. Là, par exemple. Toi et Sarah y serez bien plus en sécurité qu'à Tolède. Ici, il n'y a que des chrétiens ! Et nous ! Ne fais pas cette tête, Élie. Il y aura des jardins, un vrai paradis ! Allez, tu peux commencer les préparatifs, et même ramener les meubles auxquels tu es attaché. »

Élie revint chez lui d'un pas lourd et retrouva sa petite maison comme une amie. Tout quitter. Il sentait bien que depuis la mort d'Esther il n'avait pas eu son mot à dire. Les amis, les voisins, les marieuses, les Monsonego, tous lui imposaient leur avis avec mesure ou non. Lazare n'allait plus revoir ses petites marraines, les autres enfants avec qui il jouait... Fallait-il se marier, renoncer à ses habitudes, trahir ses souvenirs ? Il baissait la tête. Avait-il eu réellement besoin de ces instruments qu'il était allé chercher si loin, le jour du massacre ? S'il était resté, il aurait sauvé Esther. Le destin était cruel. Il allait épouser Sarah Monsonego, changer de maison, se retrouver sous la coupe d'Avi. Sa vie était brisée. Il haussa les épaules.

La tradition imposait une année de deuil. Cependant, en cas de nécessité, ce délai pouvait être réduit à quelques mois, trois au minimum, afin de s'assurer que la veuve n'attendait pas d'enfant du défunt. Cette éventualité écartée, cinq mois après l'été sanglant, Élie et Sarah s'unirent, ni pour le meilleur ni pour le pire. Lui mélancolique et elle un peu absente : aucun des deux n'avait le cœur à la fête. La cérémonie fut sobre. Isaac débarrassé de cet agaçant problème, sa femme soulagée pour la réputation et l'avenir de sa fille, Avi fier d'avoir tout arrangé n'invitèrent que les très proches et tout rentra dans l'ordre.

Lorsque Élie conduisit Sarah, après la cérémonie, vers leur nouvelle maison fraîchement construite, il sentit sa blessure au cœur se rouvrir. Il ne voulait pas toucher cette femme. Sarah, souriante,

heureuse d'être liée au bel Élie, n'attendait qu'un ordre gentil auquel se soumettre. Elle ne trouva que de l'indifférence. Elle n'en souffrit pas de suite, mais lorsqu'elle comprit qu'elle était mariée pour la vie à un homme qui ne lui accordait aucun regard, la tristesse l'envahit. Elle n'existait pas. Elle dut le supplier d'accomplir son devoir conjugal, dans l'espoir d'avoir un enfant qui lui sourirait, lui parlerait, aurait besoin d'elle. Élie se fit violence, priant Esther, au ciel, de lui pardonner cette trahison. Il fermait les yeux, peut-être pour ne pas pleurer. La maison était très belle, la vue magnifique, et le Tage coulait faiblement à travers l'Espagne apaisée.

Lazare n'avait qu'un an lorsqu'il vint habiter cette belle demeure : il s'y sentit perdu. La dame triste qui vivait avec son père n'avait pas la fraîcheur joyeuse de ses « mamans » de Tolède. Elle ne chantait pas, elle ne tendait pas les bras vers lui pour le couvrir de baisers comme Rachel, elle ne babillait pas toute la journée comme Myriam. Il ne percevait aucune agressivité, mais un manque de chaleur. Il ne pouvait pas comprendre que, chaque fois qu'il montrait les nuages en criant « Mama ! » joyeusement, il blessait Sarah l'inutile. Elle avait pour Lazare la même retenue qu'envers son père, le bébé souriant l'impressionnait tout autant qu'Élie, elle avait peur qu'au moindre de ses témoignages d'affection le petit ne réponde par un regard indifférent... Alors ils s'observaient, Lazare avec ses grands yeux bleus, Sarah au regard triste. Elle priait pour avoir un enfant. Lazare, tu m'aimerais un peu si je te donnais un petit frère ? Et ton père, s'intéresserait-il à moi si je lui donnais un fils ? Et les jours passaient dans cette expectative lancinante.

La dot de Sarah permit d'acheter plusieurs terrains aux alentours. On y cultivait la vigne, la terre y était bonne, enrichie par la proximité du fleuve. Élie se réfugia avec fureur dans le travail de ses terres. Il passait toutes ses journées aux champs, fuyait la grande maison dès qu'il le pouvait, n'y revenant que pour embrasser Lazare. Il espérait qu'avec le temps son foyer lui deviendrait plus supportable, il souhaitait se rapprocher de sa nouvelle épouse, se départir de cette froideur qu'il lui témoignait ; la pauvre fille avait eu déjà son lot d'épreuves... Élie se gourmandait, mais la tentation de la vigne, de l'abrutissement que lui procurait le travail était la plus forte. Avec le temps, peut-être...

Pour le moment il travaillait dur. Il venait d'embaucher de nombreux paysans, et donnait de plus grandes responsabilités à Samir et Ahmed. Si les chrétiens regardaient toujours les juifs